

L'extraordinaire fresque de Richard Martin



"L'Opéra des Rats 96": un bouleversant voyage poétique au cœur de la misère. A savourer au Toursky jusqu'au 14 décembre. (Photo: Serge Mercier).

Lundi 21 Octobre 1996

"L'Opéra des Rats 96", écrit par Léo Ferré, est un bouleversant voyage poétique au cœur de la misère. Une œuvre touchée par la grâce. A savourer au Toursky jusqu'au 14 décembre.

C'est un lieu hors du temps. Une décharge publique qui s'étale entre les murs d'un bidonville, sous les regards lasés de quelques goélands. Les débris tombent du ciel comme une malédiction divine. Des eaux noires souillent les roches usées. Cela sent la peur, le froid, la mort. La misère...

Des silhouettes humaines se détachent du décor. Elles traînent leurs visages meurtris sans prononcer un mot. Ramassent ces restes de prospérité qu'une pelle mécanique leur envoie. Puis se fondent dans l'obscurité.

Ces gens vivent ici. Ils s'aiment, se découvrent, se détachent à deux pas d'un monde

qui les ignore. Ces poubelles sont leur univers, une prison sans barreaux qui étouffe les cœurs. On ne s'en échappe que par ses rêves.

Richesse narrative

L'Opéra des Rats 96 décrit le quotidien de ces marginaux oubliés des hommes. La plume acerbe de Léo Ferré, plongée dans l'encre de la vie, les peint avec un réalisme sans fard. Le talent du poète anarchiste brille dans chaque phrase de dialogue, drôle, légère ou désespérée.

On devine la tendresse qu'il manifeste à l'égard de ses personnages. Il en fait des philosophes inspirés ou des musiciens, leur glisse le meilleur de lui-même en deux ou trois saillies drolatiques. En écoutant ces mots ciselés, le spectateur attentif croit entendre le murmure du vivant.

La mise en scène de Richard Martin est au diapason. Elle souligne les pleins et déliés du texte, l'articule habilement en évitant tout pléonasmisme. Le directeur du Toursky donne à voir cent choses à la fois: il montre en silence ce que le verbe ne dit pas, sans jamais diriger le regard du spectateur.

Cette richesse narrative crée un sentiment de liberté. On peut "butiner" des yeux les quarante corps muets, alors même que les dialogues sont échangés dans un autre coin de la scène. Aucun risque de perdre le fil de l'intrigue: ce que disent ces ombres est aussi important que les discours.

"Seconds rôles"

Cela ne serait pas possible sans une interprétation au cordeau. Qu'un seul des comédiens dérape dans l'outrance ou oublie son personnage: toute la pièce s'effondrerait aussitôt. Le propos deviendrait artificiel et malsain.

C'est dire l'importance des "seconds rôles" dans cette création. Ils sont tout simplement prodigieux de naturel et d'aisance. Parfaitement imprégnés par l'œuvre de Ferré, ils semblent vivre sur les planches aussi aisément que d'autres se déplacent à l'angle des rues.

Ils constituent le socle sur lequel les acteurs principaux construisent le drame. Parmi ces derniers, il faut saluer les performances de Tania Sourceva - bouleversante d'impudeur -, Philippe Vincenot décalé mais toujours juste - et Jean Nher - sans doute le rôle le plus émouvant -.

Baignés dans la musique mélangée de Phil Spectrum et les lumières tamisées de Richard Psourtsseff, ils nous offrent un extraordinaire voyage à la frontière de l'imaginaire et de l'actualité. Un Opéra touché par la grâce.

Lionel PAOLI

● "La Décharge, Opéra des Rats 96", texte de Léo Ferré, mise en scène de Richard Martin, avec Jean Nher, Philippe Vincenot et Tania Sourceva, tarif 110 et 80 F, jusqu'au 14 décembre (relâche lundis et 1er novembre), 16, passage Léo Ferré, ☎ 04.91.58.54.54.